

# LE JOURNAL DE QUÉBEC

Politique, Commercial, Industriel et Littéraire

Editeur-propriétaire, A. COTE à qui toutes correspondances, lettres, etc., doivent être adressées franco.

## TARIF DE L'ABONNEMENT.

ABONNEMENT TRI-HEBDOMADAIRE.

Pour douze mois.....\$4.00

Pour six mois.....\$2.00

ABONNEMENT QUOTIDIEN.

Pour douze mois.....\$6.00

Pour six mois.....\$3.00

Payable d'avance.

L'édition tri-hebdomadaire du Journal paraît les MARDIS, les JEUDIS et les SAMEDIS. On ne peut s'abonner à l'une ou l'autre édition pour moins de six mois. L'abonnement est payable par anticipation. On ne peut s'abonner pour un temps indéfini, le retrait n'étant que sur avis donné à l'administration au moins un mois avant l'expiration du semestre courant, et après solde de tout compte. On s'abonne directement aux bureaux du Journal, ou des rues St-Jacques et du Port, à Québec, ou des rues de la Place d'Armes.

## FRANCE.

### L'ENTHOUSIASME EN FRANCE.

L'extrême, dit-on, nous empruntions à la Patrie, de Paris, nous comptions le sentiment populaire est favorable, en France, à la guerre actuelle. La Patrie adresse les reproches qui suivent au gouvernement, qui ne répond pas aux demandes d'engagements :

« Nous commençons aujourd'hui notre tâche accablante en demandant qu'on prenne en sérieuse considération les justes réclamations dont nous croyons devoir nous faire l'écho.

« Le gouvernement a fait appel à tous les anciens militaires, qu'ils aient ou non exercé des commandements ; on les a priés de se faire inscrire, sans délai, au ministère de la guerre, qui doit leur donner des grades dans les régiments de volontaires ou de gardes-mobiles.

« Cet appel n'a pas été fait en vain. Un grand nombre d'anciens militaires, pleins de bonne volonté qui sont d'ailleurs dispensés de tout service mais qui brûlent avant tout du désir de combattre l'ennemi, se sont présentés, comme on les en avait priés, au ministère de la guerre, et ils n'ont pu obtenir ni inscription ni réponses satisfaisantes.

« Nous avons déjà, à ce sujet, reçu plusieurs visites d'anciens militaires, qui se sont plaints de ce qu'on ne leur fournissait pas de moyens plus rapides d'aller à l'ennemi. L'un d'eux, par exemple, s'étant présenté au bureau du ministère de la guerre pour se faire inscrire, a été renvoyé aux Invalides ; arrivé aux Invalides, le militaire dont nous parlons, a été renvoyé de nouveau à un général, chez qui il n'a pu être reçu. De telle sorte que cet homme de cœur ne sait à qui s'adresser pour utiliser ses services.

« Il y a en France en ce moment un véritable enthousiasme, et les hommes ne manquent assurément pas. Chacun veut partir, personne ne songe à soi. L'esprit d'abnégation et de dévouement à la patrie sont admirables dans notre pays. Mais encore faut-il donner à tous ces courages impatients le moyen de se déployer.

« Nous comprenons, sans doute, qu'en un pareil moment, il puisse y avoir quel que encombrement, et que tout ne fonctionne pas comme en des temps réguliers ; mais il faut avant tout songer à organiser un rapide service d'inscriptions, d'engagements qui opère avec rapidité, ordre et précision. Nous appelons sur ce point si essentiel l'attention du nouveau cabinet. C'est une chose capitale, vitale, à l'heure présente ! Organisons-nous promptement, car les Prussiens ne nous attendront pas ! »

### LA DÉFENSE DE PARIS.

Paris est, au milieu du bassin de la Seine, le centre d'un bassin particulier formé par deux chaînes de collines différentes d'altitude, qui décrivent autour de la capitale une circonférence d'un grand développement. La chaîne de la rive droite, la plus élevée, commence en amont de Paris, près de Bercy, à l'est, et se termine à Chailot, à l'ouest. Elle décrit vers le nord une demi-circonférence. Les principaux sommets sont les hauteurs de Charonne, de Ménilmontant, de Belleville ou de Chaumont, de la Villette et de Montmartre. Le point le plus élevé des buttes Chaumont est à 123 mètres au-dessus de la Seine ; le point le plus élevé des buttes Montmartre est à 105 mètres. La chaîne de la rive gauche, beaucoup moins élevée que celle de la rive droite, se compose des hauteurs de la Maison-Blanche, de la Butte-aux-Cailles, près desquelles s'étend le plateau d'Ivry. L'étréte mais profonde vallée de la Bièvre sépare ce plateau de la montagne Sainte-Geneviève, au haut de laquelle s'élève le Panthéon. La montagne Sainte-Geneviève se relie au

plateau de Montsouris, incliné doucement à l'ouest vers le petit Montrouge. Le terrain se relève ensuite près des anciennes barrières de Montparnasse et du Maine, pour s'incliner de nouveau vers la plaine de Grenelle, qui s'étend jusqu'à la Seine.

Sur la rive droite, les hauteurs qui font de Paris comme un immense cirque dominant vers le sud une grande plaine, la plaine de Saint-Denis. Les hauteurs de Belleville se rattachent seules à un prolongement de collines qui séparent le bassin de la Seine de celui de la Seine. Sur la rive gauche, au contraire, la chaîne des hauteurs renfermées dans l'enceinte même de Paris est dominée par une seconde chaîne extérieure, formée par les collines de Villejuif, de l'Hay, de Bagneux de Fontenay, de Châtillon, de Meudon et de Saint-Cloud. La ligne de ces collines s'étend au sud et à l'ouest de Paris se termine par le sommet isolé du mont Valérien, qui a 137 mètres au-dessus de la Seine et forme le point le plus élevé des environs immédiats de Paris.

Entrant dans le vaste bassin dont le contour vient d'être indiqué, la Seine, après avoir reçu à Charenton la Marne, coule cependant 9 kilomètres en ligne droite, puis se divise en deux bras d'une égale importance, et, après la réunion des deux moments partagés par ces deux bras, elle décrit une courbe et revient en quelque sorte sur elle-même ; les deux extrémités de l'arc ainsi formé par le cours du fleuve sont rapprochées : de Bercy à Saint-Denis il n'y a en ligne droite que 18 kilomètres. Il y en a près de 40 quand on suit le cours du fleuve. La convexité de la courbe de ce côté est tournée vers le nord.

L'enceinte que Paris occupe dans le bassin dont il forme le centre est de 7,450 hectares ; c'est là que vivent pressés de deux millions d'habitants.

L'enceinte continue de Paris à sur la rive droite du fleuve, entre Bercy et Auteuil, un développement de 26 kilomètres. Partant d'un point situé à l'extrémité de Bercy, la ligne d'enceinte s'élève sur la hauteur de Conflans, suit les hauteurs de Saint-Mandé, de Vincennes, descend vers Bagnole, après avoir traversé les Prés-Saint-Gervais, forme entre Villette et Pantin un angle, puis se dirige de l'est à l'ouest, formant l'extrémité de la plaine de Saint-Denis, puis de la plaine de Clichy. A partir du pied de la hauteur de Bagnole jusqu'au point où elle s'appuie à la rive droite de la Seine, en aval de Paris, elle forme un arc aplati dirigé au sud-ouest, passe à la tête du faubourg des Ternes, court parallèlement à la lisière du bois de Boulogne, et se termine par un crochet qui enveloppe le Point-du-Jour.

Passy et Auteuil sont compris dans les fortifications. Neuilly et Boulogne sont dehors. La Seine coule en avant de la ligne fortifiée à une distance de 2,500 mètres.

L'enceinte sur la rive gauche commence à la hauteur du Point-du-Jour, enfonce Grenelle, Vaugirard, qu'elle sépare d'Issy et de Vanves, passe à la tête du faubourg du Petit-Montrouge, descend dans le fond de la vallée de la Bièvre, se relève sur le dernier contre-fort du plateau de Long-Bouay, descend entre la gare et Ivry vers la Seine, où elle aboutit en face du point où elle commence sur la rive droite.

Le développement de cette enceinte est sur la rive gauche de 12,310 mètres, et sur la rive droite de 26,310 mètres, ce qui porte le développement total à 38,620 mètres, c'est-à-dire un peu plus de 9 lieues.

Sur toute cette étendue, le système de fortification est le même.

C'est un fossé qui a dix mètres de profondeur depuis le haut du parapet, puis un rempart de six mètres d'élévation au rempart au-dessus du parapet. Les terres du rempart sont retenues par une muraille en moellons de trois mètres d'épaisseur, qui descend jusqu'au fond du fossé et constitue ce qu'on appelle la muraille

d'escarpe. Cette muraille n'est pas absolument droite. D'après le système de Vauban, elle est inclinée au cinquième ; d'après le système de Courmontaigne au sixième ; mais il a été reconnu que si les murs verticaux surplombent, les murs verticaux se lézardent.

Les murs d'escarpe des fortifications de Paris ont été inclinés au vingtième, et on a reconnu que cette disposition était bonne, car depuis trente ans que ces murs sont établis, ils n'ont eu besoin d'aucune refonte, et sont aussi droits qu'au premier jour. Au-dessus du mur d'escarpe s'élève le massif de terre qui forme le rempart ; c'est à ce massif qu'on donne le nom de parapet. C'est dans le parapet que s'enfoncent les boulets et les obus de l'attaque ; les épaisseurs qu'on a données au parapet des fortifications de Paris sont fondées sur la pénétration des projectiles dans les terres.

Le parapet se compose d'une plonge, talus doux le long duquel les défenseurs du rempart appuient leurs armes pour tirer sur les assiégeants, d'un talus extérieur, talus à terre coulant. Au bas de ce talus, en haut du mur d'escarpe, court la berge, petite largeur de maçonnerie qu'on a découverte pour donner une meilleure assiette aux terres du talus. On arrive du côté de la place jusqu'à la plonge au moyen de talus et de banquettes au milieu desquels sont disposés des rampes et même des escaliers.

Les dimanches d'été, la population ouvrière de Paris qui ne peut gagner la campagne se rend sur les talus des fortifications pour respirer l'air. Ces talus sont couverts de gazon, et, dans certaines parties, on y a planté des acacias. En arrière des remparts court tout autour de l'enceinte une route militaire ; ces routes ont pris le nom de boulevard, et chacun de ces boulevards a reçu le nom d'un des généraux de l'armée française.

Ce sont, sur la rive droite : Pôtiatowski, Soult, Davoust, Mortier, Serurier, Macdonald, Ney, Bessières, Berthier, Gouvion Saint-Cyr, Lesauvages, Suchet et Murat ; sur la rive gauche : Masséna, Kellermann, Jourdan, Brune, Lefèvre, Victor.

Le côté extérieur des fortifications, le revers des fossés vers le dehors de la place, est formé d'abord par la contrescarpe ; au sommet de cette contrescarpe court un sentier couvert, puis un glacis s'étend, disposé de telle sorte qu'une ligne parallèle au glacis vient aboutir dans les terres du talus de l'escarpe.

L'enceinte des fortifications est interrompue par un certain nombre de portes qui donnent accès dans la place, et dont plusieurs ont une grande ouverture.

Ces portes sont au nombre de trente-deux sur la rive droite, et au nombre de dix-huit sur la rive gauche. Sur la rive droite ce sont les portes du Pont-du-Jour, de Saint-Cloud, d'Auteuil, de Passy, de la Muette, de l'Impératrice, de Neuilly, des Ternes, de Villiers, de la Révolte, de Courcelles, d'Asnières, de Clichy, de Saint-Ouen, de Montmartre, de Clignancourt, de la Chapelle qui donne passage à la grande route d'Allemagne, des Prés-Saint-Gervais, de Romainville, de Ménilmontant, de Bagnole, de Montrouge, de Vincennes, de Saint-Mandé, de Montreuil, de Picpus, de Reuilly, de Charenton et de Bercy. Sur la rive gauche, ce sont les portes de la Gare, de Vitry, d'Ivry, de Choisy d'Orléans, de Biotte, de Gentilly, d'Arneuil, d'Orléans, de Montrouge, de Châtillon, de Vanves, de Plaisance, de la Plaine, de Versailles, d'Issy, de Sèvres et du bas Meudon.

En outre de ces grandes ouvertures, et d'un certain nombre de percées et de poternes, les fortifications s'ouvrent pour donner accès à trois lignes ferrées sur la rive gauche : la ligne de l'Ouest, la ligne d'Orsay, la ligne d'Orléans ; et à cinq lignes sur la rive droite : la ligne de Lyon la ligne de Saint-Mandé, la ligne de l'Est, la ligne du Nord, la ligne de l'Ouest.

On a disposé à chacune de ces ouvertures des pont-levis, mais pour la facilité des communications, ces ponts levis avaient été enlevés, et des voies pavées avaient été établies. C'est pour l'enlèvement de ces ponts levis et le rétablissement des ponts levis que depuis quelques jours on a fait appel aux terrassiers, et que l'on entreprend les travaux dont nous avons quotidiennement soin de suivre les progrès.

L'enceinte continue de Paris ne s'étend pas sur une ligne droite : l'enceinte est divisée en une suite de bastions reliés par des courtines. On appelle bastions ces parties du rempart qui forment saillie vers l'extérieur de la place ; la courtine est la portion du rempart qui s'étend entre les flancs de deux bastions. Cette disposition, qui a été adoptée, pour toute l'enceinte de Paris, à l'avantage que, à raison des proportions gardées, les flancs de chaque bastion peuvent battre de leurs feux les fossés devant la courtine. De la pointe d'un bastion à la pointe de l'autre, la distance, le front, pour se servir de l'expression propre, est de 355 mètres. L'enceinte entière forme 94 bastions.

La ligne des forts détachés n'est pas distante d'une manière égale de la ligne d'enceinte continue. On a établi des forts là où la disposition naturelle des lieux paraissait exiger qu'on donnât à la ville cette protection. Ainsi, sur la rive gauche, les forts sont proportionnellement plus nombreux que sur la rive droite ; c'est que, sur la rive droite, il y a dans la situation des lieux une défense naturelle qui n'existe pas sur la rive gauche.

Les forts de la rive droite sont au nombre de sept.

A l'est, l'ennemi qui arrive par la vallée de la Marne rencontre le fort de Nogent. Vincennes sert de point d'appui à l'excellente ligne de défense qui peut être établie à la gorge de la prosquille de Saint-Maur. Les forts de Rosny, Choisy, Romainville, occupent le plateau qui unit le groupe des hauteurs de Belleville avec celles de la forêt de Bondy. Au nord Saint-Denis est protégé et protégé Paris au moyen de tout un système formé par la couronne de la Biche, qui s'appuie sur la Seine, la double couronne du Nord que traverse le chemin de fer de Paris à Amiens, la lunette de Stains, vers la gauche, et en arrière, commandant la plaine Saint-Denis, le fort de l'Est.

C'est vers l'ouest que la ligne des forts paraît, au premier abord, la plus faible. Depuis Saint-Denis jusqu'à Issy, il n'y a qu'une position fortifiée, celle du Mont Valérien. Mais, d'une part la position du Mont-Valérien est exceptionnelle, commande au loin toute la vallée de la Seine ; de l'autre, la défense de Paris est, de ce côté, assurée par le cours de la Seine. L'ennemi ne peut passer la Seine pour débarrasser dans la péninsule du bois de Boulogne, au risque d'être écrasé par les feux des canons placés sur les fortifications entre les Ternes et Auteuil. Un passage de fleuve dans de pareilles conditions est impossible. Des travaux sont du reste en ce moment entrepris à Meudon, dont l'objet précisément est de compléter surcroît la défense de la capitale de ce côté.

Cette défense sur la rive gauche est assurée par une suite de forts très rapprochés les uns des autres. Ce sont les forts d'Issy, de Vanves, de Montrouge, de Biotte et d'Ivry.

Le fort de Charenton, situé derrière Alfort, entre la Seine et la Marne, arrêterait la marche d'un ennemi qui tenterait de pénétrer à Paris par la vallée de la Seine, ou par celle de la Marne.

Les forts les plus rapprochés de l'enceinte continue sont les forts de Montrouge et de Biotte. Il n'y a entre eux et le fossé des fortifications que 1,200 mètres. Le fort le plus éloigné est celui de la Briche, qui est à 7,000 mètres.

Ces différents forts sont les uns aux autres par une excellente route stratégique.

laquelle, sans quelques points peu étendus, est admirablement entretenue.

Chacun des forts des environs de Paris est pourvu de magasins et de poudrières ; ces magasins sont casernés et à l'abri de la bombe.

Le système défensif de Paris est tel qu'on peut affirmer qu'avec des approvisionnements suffisants et une armée d'un chiffre même peu considérable, Paris est en mesure de résister pendant un temps assez long aux efforts d'une armée ennemie.

### On écrit de Paris, le 13 août :

« Il ne fallait rien moins que l'arrivée de M. Magne au ministère des finances pour obtenir du Corps législatif l'adoption de la loi décrétant le cours forcé du papier-monnaie de la Banque de France. Cette mesure, dans les circonstances présentes, est essentiellement politique, et le public, qui connaît les ressources métalliques dont dispose notre grand établissement de crédit national, ne saurait se méprendre sur le caractère de cette mesure nécessaire, patriotique.

« Ce ne sont pas seulement les napoléons d'or que nous voulons retenir dans nos coffres forts, il s'agit aujourd'hui de cette immense richesse en pièces blanches, de nos vieilles pièces de cent sous dont le nombre est considérable, ce qu'affirment nos pères quand ils disaient il y a quelque soixante ans : argent de France et d'Espagne, pour désigner la richesse en numéraire des deux nations.

« Ici à quelques jours, des coupures de 25 fr., et peut-être de 10 fr., seront créées dans le but de rendre les transactions de toute nature plus faciles. Avec le secours de la monnaie fiduciaire tout donne à penser que les paiements se feront aussi bien qu'en espèces sonnantes. La Bourse, malgré le désarroi qui règne autour de la corbeille, se montre fort rassurée par la présence de M. Magne aux finances. Au temps où nous vivons, il faut une organisation supérieure et des capacités multiples pour administrer les deniers de l'Etat et toutes les ressources budgétaires. Un économiste habile, méthodique et sachant grouper les chiffres ne se forme pas en un jour ; or, M. Magne est véritablement l'homme de la situation. On peut affirmer qu'après M. Fould il n'a jamais eu de concurrent sérieux.

« Ennemis déclarés de la guerre, il rentre aux affaires dans des temps bien chargés d'orages ; malgré cela il ne désertera pas son poste, et toutes nos grosses maisons de banque prononceront le mot : confiance.

« La présence du maréchal Bazaine à la tête de l'armée semble déjà se faire sentir. De tous les lieux de la France, les soldats se rendent où le danger les appelle. Les arsemens ont leurs feux allumés jour et nuit. Toutes nos fondries de fer fournissent d'heure en heure un nombre considérable de projectiles de toute nature, qui chaque soir sont envoyés à l'armée. Les affûts pour canons, les caissons, les roues de rechange ont fait l'objet de commandes multiples depuis le 7 août et sont exécutés en toute hâte par des légions d'ouvriers recrutés en partie dans les établissements de l'industrie privée.

« Le général Cousin-Montauban, qui se trouve aujourd'hui à la tête du ministère de la guerre, tient à marquer son passage à l'hôtel de la rue Saint-Dominique Saint-Germain en rendant au pays des services signalés et que l'armée entière saura bien reconnaître. Grâce au zèle infatigable du ministre, tous les bataillons de gardes mobiles des départements de l'ouest, vont bientôt traverser Paris pour se rendre au camp de Châlons, où les manœuvres et les marches militaires se multiplient. La semaine prochaine seront également sous les armes les deux régiments d'élite de gendarmerie à pied et à cheval dont la formation a été décidée avant hier.

« On prétend que l'amiral Bouët-Willaumez, qui bloque actuellement tous les ports prussiens de la mer Baltique, aurait reçu carte blanche quant au bombardement des villes du littoral ou sont accumulées une quantité énorme de marchandises et de provisions de toute sorte. On pense cependant que l'amiral ne recourra à cette extrémité qu'en cas où les Prussiens incendieraient nos villes de l'Alsace et de la Lorraine.

« Le commandant du fort d'Ivry, près Paris, a visité les caves de la brasserie Reiter, située sur le plateau de cette commune, à 1,000 mètres du fort. La perquisition n'a amené aucune découverte inquiétante. Ce brasserie est un Prussien puissamment riche qu'on soupçonnait d'entretenir des relations avec Berlin.

laquelle, sans quelques points peu étendus, est admirablement entretenue.

Chacun des forts des environs de Paris est pourvu de magasins et de poudrières ; ces magasins sont casernés et à l'abri de la bombe.

Le système défensif de Paris est tel qu'on peut affirmer qu'avec des approvisionnements suffisants et une armée d'un chiffre même peu considérable, Paris est en mesure de résister pendant un temps assez long aux efforts d'une armée ennemie.

### On écrit de Paris, le 13 août :

« Il ne fallait rien moins que l'arrivée de M. Magne au ministère des finances pour obtenir du Corps législatif l'adoption de la loi décrétant le cours forcé du papier-monnaie de la Banque de France. Cette mesure, dans les circonstances présentes, est essentiellement politique, et le public, qui connaît les ressources métalliques dont dispose notre grand établissement de crédit national, ne saurait se méprendre sur le caractère de cette mesure nécessaire, patriotique.

« Ce ne sont pas seulement les napoléons d'or que nous voulons retenir dans nos coffres forts, il s'agit aujourd'hui de cette immense richesse en pièces blanches, de nos vieilles pièces de cent sous dont le nombre est considérable, ce qu'affirment nos pères quand ils disaient il y a quelque soixante ans : argent de France et d'Espagne, pour désigner la richesse en numéraire des deux nations.

« Ici à quelques jours, des coupures de 25 fr., et peut-être de 10 fr., seront créées dans le but de rendre les transactions de toute nature plus faciles. Avec le secours de la monnaie fiduciaire tout donne à penser que les paiements se feront aussi bien qu'en espèces sonnantes. La Bourse, malgré le désarroi qui règne autour de la corbeille, se montre fort rassurée par la présence de M. Magne aux finances. Au temps où nous vivons, il faut une organisation supérieure et des capacités multiples pour administrer les deniers de l'Etat et toutes les ressources budgétaires. Un économiste habile, méthodique et sachant grouper les chiffres ne se forme pas en un jour ; or, M. Magne est véritablement l'homme de la situation. On peut affirmer qu'après M. Fould il n'a jamais eu de concurrent sérieux.

« Ennemis déclarés de la guerre, il rentre aux affaires dans des temps bien chargés d'orages ; malgré cela il ne désertera pas son poste, et toutes nos grosses maisons de banque prononceront le mot : confiance.

« La présence du maréchal Bazaine à la tête de l'armée semble déjà se faire sentir. De tous les lieux de la France, les soldats se rendent où le danger les appelle. Les arsemens ont leurs feux allumés jour et nuit. Toutes nos fondries de fer fournissent d'heure en heure un nombre considérable de projectiles de toute nature, qui chaque soir sont envoyés à l'armée. Les affûts pour canons, les caissons, les roues de rechange ont fait l'objet de commandes multiples depuis le 7 août et sont exécutés en toute hâte par des légions d'ouvriers recrutés en partie dans les établissements de l'industrie privée.

« Le général Cousin-Montauban, qui se trouve aujourd'hui à la tête du ministère de la guerre, tient à marquer son passage à l'hôtel de la rue Saint-Dominique Saint-Germain en rendant au pays des services signalés et que l'armée entière saura bien reconnaître. Grâce au zèle infatigable du ministre, tous les bataillons de gardes mobiles des départements de l'ouest, vont bientôt traverser Paris pour se rendre au camp de Châlons, où les manœuvres et les marches militaires se multiplient. La semaine prochaine seront également sous les armes les deux régiments d'élite de gendarmerie à pied et à cheval dont la formation a été décidée avant hier.

« On prétend que l'amiral Bouët-Willaumez, qui bloque actuellement tous les ports prussiens de la mer Baltique, aurait reçu carte blanche quant au bombardement des villes du littoral ou sont accumulées une quantité énorme de marchandises et de provisions de toute sorte. On pense cependant que l'amiral ne recourra à cette extrémité qu'en cas où les Prussiens incendieraient nos villes de l'Alsace et de la Lorraine.

« Le commandant du fort d'Ivry, près Paris, a visité les caves de la brasserie Reiter, située sur le plateau de cette commune, à 1,000 mètres du fort. La perquisition n'a amené aucune découverte inquiétante. Ce brasserie est un Prussien puissamment riche qu'on soupçonnait d'entretenir des relations avec Berlin.

« Quel carnage ces 30,000 héros ont fait de ces buveurs de bière ! le chiffre des pertes éprouvées par ces derniers est, assure-t-on, de plus de 31,000 sans compter les hommes disparus ! Un télégramme du prince de Prusse, adressé à un personnage politique d'ici, débute ainsi : « Grande, mais sanglante et désastreuse victoire ! »

« C'est à peu de chose près le mot de Pyrrhus : « Encore une semblable victoire, et nous sommes perdus. Cette victoire est à suffi néanmoins pour tourner la tête aux Allemands.

« A Dresde, un pays qui nous doit deux fois son existence, soit dit entre parenthèses, le propriétaire de l'hôtel de France à dû changer son enseigne et remplacer les mots de France par de Prusse. C'est une nouvelle rebatissaison en perspective.

« Le mobile de l'attaque de Wissembourg, à laquelle on n'était pas suffisamment préparé, est bien prussien.

« Ce jour-là naissait l'anniversaire centenaire de la naissance du père du vieux Guillaume. Si la paix n'avait pas été troublée, le vieux roi eût assisté à Berlin à l'inauguration d'un monument élevé pour la circonstance. Lui-même a pris soin de l'annoncer aux peuples prussiens allemands dans un de ses discours mystiques dont il possède le privilège. Dieu, dit-il en terminant, se chargera d'élever ce monument impérissable. Et pour élever ce monument plus impérissable, on fait sortir des forêts, où ils se trouvaient cachés, cent quarante mille Allemands et leur montrant trente mille Français, on les a lâchés en leur criant : Tue ! Mort aux Français ! et afin de donner plus de cœur au ventre à cette masse, on lui fit accroire que pendant qu'elle combattait la révolution éclaterait à Paris et que les ouvriers révolutionnaires fraterniseront avec les mobiles revêtus du camp de Châlons. Oui, ces inepties ont couru le camp ennemi ; il s'est trouvé des imprimeurs qui en ont fait le sujet d'extra Blatts, tirés à des milliers d'exemplaires.

« Et voilà le pourquoi et le comment de la grande bataille de Wissembourg, dans laquelle on peut dire que chaque Français a tué son homme.

« Ici, où l'on n'est point gêné par des populations allemandes qui persistent à voir et à commenter les événements d'une certaine façon, on juge plus sagement et l'on voit mieux la situation. Eh bien ! je vous le répète, la situation faite par la Prusse à elle-même et à l'Allemagne est terrible ; une défaite, qui, espère-t-on, se fera pas attendre, la rendra ne freuse.

« Tout ce que l'Allemagne possède d'hommes est en ce moment aux frontières.

## Feuilleton du Journal de Québec.

3 SEPTEMBRE 1870. — N° 3

## DANIELLE.

II

Aussi, quand il tira de sa poche un mouchoir de fine batiste pour en faire des bandelettes, Danielle s'y opposa-t-elle en déclarant que ses blessures n'en valaient pas la peine, et qu'elles ne l'empêcheraient pas de continuer sa moisson.

— Votre moisson ? répéta Octave. Quoi ! mademoiselle, vous la faites vous-même ?

— Sans doute, monsieur. N'est-ce à-t-il à cela de surprenant ? Cela n'est guère fatigant, je vous assure. D'autant moins que mon cousin Marc veut absolument abréger ma tâche. Il est si bon !

« Le gars, en effet, liait en bottes le sarasin sec et le chargeait sur un âne pour le rentrer. Aux derniers mots de sa cousine, un flux de sang jaillit à son visage pâle. Octave réfléchit un instant, puis il s'écria :

— Et moi aussi, je vous aiderai ! Il ne sera pas dit que j'aurai paralysé l'activité de vos deux mains sans avoir mis les deux miennes à votre service ! Acceptez, je vous en supplie, je mettrai tous mes soins à botteler votre blé noir, et je le placerai si délicatement sur l'âne qu'il ne s'en perdra pas un grain, et que les moineaux m'en voudront à la mort.

L'originalité de cette proposition amena de nouveau le sourire sur les lèvres de

Danielle, Marc se dérida, et le bandet lui-même poussa un brin de satisfaction. Encouragé par cet accueil, Octave ramassa bien vite des épis, mais il les disposa si mal, que Danielle le remercia de sa bonne volonté, ajoutant qu'elle n'avait nul besoin d'un si habile moissonneur. Un moment déconcerté, il reprit bientôt courage, regarda pendant quelques minutes le paysan travailler, puis il essaya de l'imiter, et reprit de demi-sérieux à la belle moissonneuse qui insistait pour qu'il renonçât à sa fantaisie :

— Vous vous êtes moquée de moi, mademoiselle ; je veux absolument vous prouver que je ne suis pas plus maladroit qu'un autre, et, dussé-je vous déplaire, c'est moi qui vous confectionnerai vos plus belles bottes de sarasin.

Danielle prit le parti de rire. Après avoir convenablement entassé épis sur épis, Octave les ceignit d'un lien de paille ; mais, résolue à le décourager, la jeune fille fit un geste de désapprobation.

— Vous liez trop haut, dit-elle, une bonne partie du blé s'échappera.

— Ah ! pardon, pardon ! proféra-t-il en abaissant un peu le lien.

— Bon ! reprit-elle, vous ne serez pas assez, cela se dénouera en route.

— Je vais y remédier, mademoiselle. Et il tortilla le lien de paille avec vigueur.

— Juste ciel ! mais vous allez couper votre botte en deux, ajouta-t-elle avec un mélange de raillerie et d'effroi. Décidément, vous n'avez aucune disposition pour les travaux des champs, et je vous engage à continuer votre chasse, c'est bien plus dans vos moyens.

Mais Octave ne voulait pas abandonner cette charmante élogue en action : loin

de se laisser décourager par la persistance des critiques qui lui étaient adressées, il ne s'en remettait qu'à plus intérieurement à l'œuvre.

— Ah ! mademoiselle, dit-il en s'animant, il ne m'est pas encore démontré que vous ne soyez pas Cérés elle-même se mêlant incognito aux moissonneurs de nos campagnes, et, vive Dieu ! je tiens à mériter l'estime d'une déesse.

Ces paroles enthousiastes produisirent sur la jeune fille un déplorable effet : sa bonne humeur s'évanouit, sa physionomie refléta cette teinte sérieuse et froide qui s'était déjà manifestée la veille, et elle répondit d'une voix grave et ferme :

— Hier, monsieur, j'étais une fée, aujourd'hui je suis une déesse ; que serai-je demain, si l'on voit encore de vous amuser à mes dépens ? Ah ! si vous priez, renoncez à ce vilain langage, trop exagéré pour être sincère. A mon avis, il est toujours mieux de la vérité qu'on lui suppose.

Je désire, monsieur, qu'on me laisse dans l'humilité où Dieu m'a placée, ni plus haut ni plus bas, et je sais trop le peu que je suis pour que l'exagération puisse jamais me flatter.

Son accent, son visage, son attitude, tout témoignait de sa profonde sincérité. Les sentiments comme les métaux ont un caractère et un timbre particulier auxquels ils se reconnaissent toujours. Octave ne s'y méprit pas cette fois, il avoua humblement ses torts, et, voyant que ses excuses étaient agréées, il reprit avec élan :

— Eh bien, je renonce à jamais à la mythologie ! Je ne vous donnerai plus une seule occasion de vous plaindre de mes paroles. ni de mes œuvres, ajouta-t-il en soulevant une botte de sarasin qu'il venait d'achever.

— Celle-ci est parfaite, dit Danielle dont le front reprit sa pureté. Mon cousin Marc n'est pas fait mieux. Mais croyez-moi, tenez-vous en à ce succès, de peur d'un revers.

—





